

IDENTITE / LES CARTES

Pierre Blondel

Prologue : une commune au Nord-Ouest de Bruxelles.

Avant... mais que veut dire avant, tout avant est aussi un après, avant cette heure, avant aujourd'hui, avant ce mois, ce semestre, ce siècle. Après le mésozoïque, les amibiens et les dinosaures, les Gaulois et les Wisigoths, Charlemagne et Charles-Quint, mais avant les deux rois Philippe, le premier et le Moureaux, avant Vanden Boeynants ou Napoléon. Disons au XVIII^e siècle, le 14 octobre 1773, si la précision vous importe.

Avant, ce n'était qu'une bourgade, une banlieue, un faubourg, un à-côté de Bruxelles, lui-même pas grand chose au regard de Londres ou de Paris. Quelques églises près d'une enceinte qui déjà ne sert plus, des étangs, des marais.

Et puis une rivière, des arbres, des potagers et des champs, quelques maisons, un peu de fumée s'échappe des cheminées, octobre déjà, il fait froid, il faisait plus froid qu'aujourd'hui, avant. Assis sur la berge, deux gamins jettent des cailloux, dans l'ennui. Bart et Will. Il y a des saules, des poules et du fumier, les parents sont venus de loin, Gooik, dix lieues, pour Bruxelles et son industrie d'avant l'industrie : blanchisseries, brasseries, papeteries.

Plus tard, dans l'après-midi, la saison, l'année ? Disons un gros siècle, quand les cercueils de Bart et Will ne sont plus que du bois vermoulu, là-bas, dans le cimetière. La rivière est toujours là, il fait aussi froid, bien qu'en début de printemps, pourquoi pas le 25 mars 1911, toujours deux enfants, peut-être aux mêmes prénoms, de la berge observent le rien qui y coule. Il n'y a plus ni poissons ni grenouilles, l'eau grise sent le savon et l'égout, mais le jeu est identique : on ramasse une pierre et on la jette, en attendant qu'il soit trop tard pour rentrer. La maison dans l'impasse est trop petite, le père trop saoul, les frères et soeurs trop nombreux. Leurs familles sont venues de Courtrai, là-bas les filatures ont fermé, et ici, tous le répètent, c'est le petit Manchester, ça doit être horrible le vrai, le grand ! Des cheminées noires, des murs brun-foncés sous la pluie, de la poussière partout, dans le nez, dans les vêtements, jusqu'au lit quand il y en a, du travail pour quoi faire, si c'est pour en crever.

Plus tard, allez, moins de cent ans, le temps, comme mon histoire, s'accélère ; pour les précédents, pas de squelettes rangés dans des boîtes cette fois-ci, mais éparpillés, sur cinq cents mètres, entre Ypres et Furnes, triste retour en Flandre pour ces fils d'immigrés. La rivière a disparu, tellement désespérée de son état qu'elle ne coulait plus, elle suintait, il a fallu l'enterrer dans l'urgence, comme un secret de famille, un égout, un boyau. Deux gamins et des cailloux, Youssef et Ali, les parents venus d'un petit village près de Tétouan, pour fuir la misère et la faim.

Toujours la même histoire.

VANDENBERGH

Qu'est-ce qui fait qu'on est soi ?

Vandenbergh regarde ses mains, grosses, inertes, molles, posées à plat sur le buvard.

Son nez ses oreilles ses doigts, sa manière de marcher, de boire son café, d'allumer une cigarette, de lever les sourcils sous la contrariété ? De retrousser ses manches, de crispier ses mâchoires, de racler sa gorge, d'enlever son manteau avec soin ou n'importe comment, de dire bonsoir à sa femme d'un geste de la main gauche, de lever les yeux au ciel quand le temps se couvre, de faire des gestes au téléphone, de démarrer avant d'avoir mis sa ceinture, de plier son mouchoir en quatre, de ranger ses couverts au carré sitôt assis, d'aimer les cravates chamarrées, les chaussettes à rayures, les vestons larges, les chaussures italiennes ? D'ouvrir la bouche toute grande avant d'éclater de rire, d'avoir les yeux qui mouillent quand il fait froid ou sous l'émotion, d'éternuer trois fois de suite, de parler pendant son sommeil, de transpirer en laissant des auréoles sous les bras, de s'énerver pour un rien, d'avoir toujours une histoire drôle, un bon mot, une anecdote, un ragot ?

Dans la cour il ne reste qu'une camionnette, la plus vieille, le minibus Volkswagen qui amenait les ouvriers sur les chantiers. Elle n'a pas été évacuée avec les autres, elle ne vaut probablement plus rien, avec ses sièges défoncés et tachés de graisse, ses pin-up collées au plafond, son odeur de cigarette, de plâtre, de café refroidi, et, en travers de la lunette arrière, l'énorme autocollant : "F.C. BEERSCHOT SUPPORTER" qui avait été fixé par Franz, ce qui avait failli provoquer une bagarre, parce que le chef de chantier avait prétendu que cela réduisait la visibilité, alors que c'était juste une histoire de clubs rivaux. Franz, le coffreur, qui aimait conduire, avait fini par considérer le minibus comme le sien. Un type compétent mais irascible, désagréable autant avec ses collègues que ses patrons, parti à la retraite il y a trois mois, avant que les choses ne se gâtent. Si Vandenbergh avait eu quelques années de plus, dix ans, il n'aurait pas connu tout ça, il serait parti en prépension... mais pour faire quoi ? Pas le genre à faire un potager, ou à s'ennuyer

sur le transat d'une croisière, entre Marbella et Capri.

Il n'a pas allumé, la nuit est tombée d'un bloc sur l'administration, les entrepôts, l'atelier ; le lampadaire de la rue de Birmingham envoie sa lumière orangée qui passe au dessus du mur, éclaire la cour, ses briques chaulées de gris, un angle de son bureau, une part de plancher.

Après, tu n'auras qu'à claquer la porte, lui a dit Paul. Ce qui voulait dire : quand tu auras remballé tes affaires, mais aussi : il n'y a plus de clefs, plus rien à prendre.

Son père - leur père - avait des sourcils broussailleux et des oreilles poilues, gesticulait au téléphone, se payait des grosses colères sur les employés, sur ses clients, sa femme, ses fils. Il portait de larges complets marrons, des chemises crème, un manteau en laine noir, très bien coupé, qu'il mettait pour emmener ses fils au foot, et qui sentait les cigarettes qu'il ne fumait plus. Depuis toujours, l'entreprise supportait le "Daring", rebaptisé, après quelques déboires, changements d'entraîneurs et de divisions, le "R.W.D.M." puis le "Brussels". Son père, haut en verbe, était - comme disaient avec admiration les secrétaires qui s'étaient succédées et avec lesquelles il avait sans doute eu des aventures - un "bon vivant", "un personnage" et chaque fois qu'il entendait ce terme il avait l'impression lui de ne pas en être un, de personnage, trop simple, fade, effacé, trop gentil. Son père aimait aussi le vélo ; à quarante ans passés, malgré les repas d'affaires et le ventre qui avait suivi, il enfourchait une machine de course, partait le dimanche en maillot Molteni à l'assaut du Payotenland.

Dans la rue, et même au delà vers la chaussée de Ninove, les bruits se sont affaiblis; ne reste qu'une rumeur, celle de la ville, du centre, au-delà du canal. Nul ne sait qu'il est encore ici. C'est ce qui l'intéresse depuis peu, ne pas être là où on l'attend, ne pas faire ce qui est prévu.

Il accompagnait son père aux matches, à chaque fois, et avait mis du temps à comprendre que c'était moins par attrait que pour lui faire plaisir. Ils débarquaient une heure avant la rencontre, son père connaissait certains joueurs et tutoyait le directeur du club, une sorte de célébrité qui était dans le bâtiment comme lui, auquel tous donnaient du "Président" : "Bonsoir Président, ils sont en forme aujourd'hui ?" Son père et le président : des hommes forts, dont on reconnaissait la

silhouette de loin

Qu'est ce qui fait qu'il est lui ? Il ne se connaît pas de caractères particuliers, ne porte pas de chapeau ou d'écharpe originale, s'habille sans recherche, "normalement" - il l'avait entendu dire au téléphone par une dactylo, à quelqu'un qu'il devait accueillir à la gare - il n'a pas de tics, de grimaces, de passions ni de vices, comme ce conducteur de chantier qu'on avait dû licencier parce qu'il avait pris dans la caisse pour jouer aux courses.

Sur le bureau en métal vert-foncé, il n'y a plus rien, la pièce entière est vide. Les dossiers soigneusement numérotés sur les étagères, les fardes, une couleur à chaque étape de l'avancement du chantier, ont été emportés, "pour examen" a dit Charles qui était accompagné d'un homme qui ne l'a même pas salué. "Examen", il déteste ce mot, depuis l'école, depuis l'enfance, comme tous les mots en "ex" : exagéré, exaspéré, exhumé, exercices, exception exalter, exténué, existence, exil... le seul qu'il puisse admettre : exigeant, encore qu'il lui préfère méticuleux.

C'est avec cet esprit minutieux que, depuis plusieurs semaines, depuis les rumeurs, il s'est préparé. Sans doute d'une manière différente que les autres, bien que tous, conducteurs, chefs de chantier, gestionnaires, ouvriers, avaient dû se sentir désinvestis. Pour sa part, il avait commencé à ranger, puis s'était mis faire le vide autour de lui : d'abord classer les dossiers, les affaires trop anciennes, réceptionnées depuis des années, descendues à la cave. Avec l'humidité, ils ne résisteront pas longtemps ; son père disait "Mais c'est le Molenbeek entier qui coule dans cette cave!". Puis évacuer quelques machines obsolètes : relieuses et perforatrices, dinosaures informatiques déclassés, petit matériel de bureau inutile depuis longtemps : trombones, agrafeuses, papier collant, stylos et feutres offerts par des firmes de chauffage ou d'électricité, double-mètres estampillés au nom de fournisseurs de matériaux, calendriers géants reçus pour la nouvelle année - femmes nues sur tracteurs, paysages allemands enneigés - relégués depuis longtemps dans le tiroir du bas, il ne s'était jamais résolu à les jeter, cette manière de tout récupérer qu'il avait hérité de sa mère, les pages pouvaient faire une très bonne feuille de brouillon, caler une table, ou, pliée en huit

dans le sens de la longueur, calfeutrer entre ouvrant et dormant sous le châssis en acier gauchi de sa fenêtre.

Un grincement, la porte cochère, un vantail puis l'autre, une ombre dans la cour, comme un trait. Il se lève pour intervenir, se rassied, recule sa chaise dans l'ombre, contre le mur : après tout, ce qui reste ne le concerne plus, il n'en est plus ni propriétaire, ni responsable. L'homme, nerveux, jette un coup d'oeil périphérique, traverse la cour en direction de la camionnette, l'ouvre. À sa manière de monter, en prenant appui sur la porte de la main gauche pour se propulser dans l'habitacle, il n'a aucun doute sur l'identité du visiteur : Franz. Petit, furtif, pas très net, comme s'il avait toujours quelque chose à se reprocher, cette fois-ci c'est clair, vol de matériel. Le moteur tousse puis démarre avec un peu de fumée, il laisse chauffer, en conducteur consciencieux, ou peut-être juste pour se rappeler l'époque où il travaillait encore, les aubes glacées, la buée qui sortait des bouches, les pieds gelés. Il ne lui avait jamais été sympathique, ce n'était pas son visage chafouin et fermé, sa manie de ne vous répondre qu'en flamand ou cette stupide histoire du Beerschot. Après tout, le minibus est autant à lui qu'aux autres, c'est ce qu'il a dû se dire, et c'est pour ça qu'il est là.

Evacuer, jeter, lui procurait un plaisir qu'il n'avait jamais imaginé : le vide de l'espace, en accord avec celui de l'esprit, ouvrait plutôt qu'il ne déprimait. Mais ce qu'il avait pensé comme une grande entreprise de nettoyage, un passe-temps pour se changer les idées, se trouva trop vite expédié, d'autant que ce qui n'était prévu que comme une activité complémentaire se révéla principale, puisque depuis plusieurs mois il n'y avait presque plus rien à faire : moins de marchés publics à soumissionner, de métrés justificatifs, de marchandage avec les sous-traitants, juste quelques queues de chantier à boucler. Les derniers dossiers descendus ou jetés, les fonds de tiroirs vidés, il étendit son attention sur les ateliers et les entrepôts. Il arpenta les locaux désolés, des allées poussiéreuses sous de grands sheds de vitres sales réparées au goudron - seul subsistait ce qui ne pouvait être revendu - tenta de trier les palettes entassées dans les angles, les

quelques sacs de sable ou de ciment éventrés, des treillis d'armature rouillés ce qui provoqua des commentaires narquois de son frère.

Il habitait une maison typique bruxelloise, rue des Quatre Vents, héritée de son oncle, ce qu'on appelait une trois pièces d'enfilade, dans un quartier jadis bourgeois, aujourd'hui investi par l'immigration. Cette bâtisse, trop vaste même lors de sa brève vie en couple - sa femme, dès sa première visite en avait cerné les inconvénients, plafonds hauts, vitres trop grandes à nettoyer - s'était au fil des années rempli mollement d'objets sans utilité et de souvenirs sans valeur.

Il commença par la cave - on disait "les cuisines-caves" - toute dallée de carreaux ciments en losanges jaune et bleu. "Tu soutiens l'Union Saint-Gilloise ?" avait raillé son frère, la seule fois où il était venu, pour lui emprunter un vélo, un des Raleigh de leur père, qu'il n'avait jamais ramené.

Que met-on dans une cave ? Des accessoires de sport si on en pratique, des valises ou des ustensiles de camping quand on voyage, des jeux d'enfants. Il retrouva des dossiers poussiéreux, entreposés il y a des lustres, lors d'une des inondations de la rue de Birmingham, des échantillons de carrelage entassés avec une vague idée de terrasse, des tas confus d'objets dont il reconnaissait l'empilement mais non la nature, qui avaient toujours été là, du temps de son oncle si ce n'est avant.

Tout fut évacué assez vite. Au bas des murs, le plafonnage était boursoufflé et du salpêtre affleurait, mais après un passage à la brosse suivi d'un énergique coup de torchon, les losanges ressortaient, magnifiques. Assis sur le petit escalier en hêtre qui conduisait directement au hall d'entrée, il admira son oeuvre, et pour une raison qui lui échappa, alluma avec la veilleuse de la chaudière une cigarette d'un paquet qui traînait là depuis toujours. Fumer ce tabac qui tombait en poussière lui procura un plaisir d'enfant. Il écrasa le mégot, le jeta au milieu de la pièce comme seul témoignage du vide, ferma les deux portes qui menait au rez-de-chaussée et alla se coucher.

Le moteur de la camionnette doit être chaud, ou les souvenirs de Franz trop amers, les phares s'allument, la camionnette démarre lentement, franchit le porche, s'éloigne et disparaît

dans la nuit. Elle n'ira pas loin, Franz et son fils habitent à quelques pas, une maison petite, noire, dont l'énorme porte cochère, disproportionnée, dévoile une cour toujours pleine de décombres et de gravats. Un tram grince au loin, la cour est vide et paraît plus grande.

Un mois passa puis ce fut le tour des pièces à rue, rez et premier. Elles ne lui avaient jamais été utiles, deux espaces identiques, superposés, aux murs lambrissés, plafonds hauts et moulurés. Cela lui prit quelques semaines, c'était le début, il hésitait sur les destinations : jeter lui avait toujours fait horreur, alors donner à l'Armée du Salut, aux Petits Riens ou rapatrier vers les pièces arrières, ce qui ne serait qu'un sursis. Mais soir après soir, avec régularité, sur les deux pièces au même rythme de l'avant vers l'arrière, comme la mer qui se retire, il avançait : décrocher les cadres du mur - il y en avait peu - empiler les chaises, mettre en caisse quelques objets posés depuis toujours sur le manteau de la cheminée, deux chandeliers en laiton, un vase qui n'avait jamais accueilli de fleurs, une absurde boîte de biscuit décorée de coquillages qui lui rappelait des vacances à la mer. Chaque matin tôt, à l'heure où les promeneurs sont rares, il chargeait le coffre de sa voiture, passait en fin de journée aux Petits Riens. La plupart venaient de son oncle, Yvonne était partie avec le peu qu'elle avait apporté. Les cadres laissaient une trace claire, comme pour lui rappeler la couleur initiale des murs ; restaient les odeurs, velours des tentures décrochées et cire du parquet.

Si on ne peut modifier sa taille, sa stature, sa pointure, comment changer ? Se laisser pousser la barbe ou la moustache, se teindre les cheveux, se muscler, se refaire le nez, grossir ou simplement être différent. Parfois le soir, sur le trajet du retour, il se promettait d'être meilleur, plus gentil avec le personnel, plus franc avec son frère, plus aimable avec sa belle-soeur, plus bavard avec ses voisins ou les commerçants du quartier. Il essayait, y mettait du sien ; avant de quitter le bureau passait par le secrétariat, s'attardait entre deux tables, emprunté, posait une question à Madame Rolande, sur le temps, sur son chat, tentait le futile ; rien n'était naturel, il avait l'impression de gêner, imaginait les commentaires, sitôt sorti : "Qu'est-ce qu'il a aujourd'hui le frère du patron ?" Paul pouvait rester là des heures, sur le radiateur surchauffé, à parler de tout

et de rien, échanger des banalités qui sonnaient juste, des plaisanteries grivoises qui provoquaient l'hilarité. Avec l'épicier marocain c'était plus simple, il suffisait de rester un moment, évoquer le prix du café ou les travaux dans la rue, le commerçant hochait la tête, sur le même ton évoquait le mauvais climat, un fils qui "tournait mal" (on ne parlait jamais de la mère). Le silence était admis, il se retrouvait sur le trottoir avec trop de courgettes, des conserves de sardines et de tomates, des olives dont il n'aimait pas le goût.

Les deux pièces centrales n'avaient jamais vraiment été meublées, leur sort fut réglé en moins d'une semaine. Pendant quelques temps, il se senti apaisé, la vie était plus simple à l'arrière, en bas, l'ancienne salle à manger et la cuisine dans l'annexe, en haut sa chambre et la salle de bains ; le périmètre utile, les autres locaux, depuis des années n'étaient ouverts que pour être dépoussiérés.

Mais le mouvement entamé était trop puissant, énorme, inéluctable. Les six chaises et la table de la salle à manger, dans le même bois lourd de moulures et de torsades, furent emmenées un samedi par un brocanteur. Il n'osa pas lui donner le buffet. Volumineux, il aurait attiré l'attention, ce serait pour plus tard.

YASSER

Son père disait, tu vois cette pierre, sur le chemin, qui s'ennuie sous le soleil, tu l'ignores, tu la négliges, tu ne la regardes même pas, mais elle servira, elle te servira peut-être un jour.

Pourquoi il pense à ça ce soir, dans sa chambre minuscule ? Ah oui, l'école, avant. Par la fenêtre entr'ouverte, le bruit incessant de la circulation sur la chaussée de Gand, les klaxons, les gaz d'échappement, s'il ferme il a le sentiment d'étouffer ; un matelas contre le mur, les vêtements pliés par terre, un tabouret récupéré sur un chantier avec du plâtre qui colle à la paille tressée, cinq ou six livres empilés, un exemplaire du journal Métro avec à la une : "Syrie : les Occidentaux hésitent". Il se souvient souvent de là-bas, d'avant, avant qu'il quitte pays, village, maison, amis, famille, petites habitudes dérisoires, avant qu'il ne dépende des autres pour lui promettre un passeport, l'emmener de nuit dans un minibus, traverser des rivières sur une barque vermoulue ou à gué avec le sac sur la tête, faire l'aumône d'un morceau de pain, expliquer où commence la queue du service des réfugiés des Nations Unies de toutes les villes possibles, en compagnie d'Iraniens, d'Afghans et de Kurdes. Avant de commencer ce chemin de migrant, déplacé, candidat à un statut quelconque, sans papier, moins que rien, un pauvre type planté le long du canal à l'angle des boulevards d'Ypres et de Dixmude, avec sa veste trop grande, son sac en toile cirée sur l'épaule, dans l'attente de la camionnette furtive, la porte coulissante vite ouverte, le gars à l'intérieur tout aussi étranger qui engage pour la journée, un euro l'heure - il est incapable de se poser la question : avais-tu une raison de partir ? Oui, une, il serait mort aujourd'hui - avant tout cela, avant même la guerre, dont il ne sait rien, il avait passé quelques temps à l'école.

Il n'était pas destiné aux études, des parents peu instruits, la campagne, pas bon élève, ni malin ni volontaire ni appliqué, mais la chance, plutôt un hasard. Terminé, au plus juste, ses secondaires, se préparait, comme son entourage, à la glande ou à la débrouille, mais l'imam du quartier, redevable à son père de je ne sais quoi - pas d'une piété excessive en tout cas, une histoire de grain, de volaille ou de quartier de mouton - lui avait trouvé une petite bourse pour une première année d'étude

supérieure, les suivantes encore à financer, si par hasard la première se concluait

Pas le choix, l'université la plus proche, Alep, en fonction des places disponibles. Il s'était retrouvé, petit paysan à la ville, dans une faculté d'architecture, tous ses condisciples avaient l'air de savoir de quoi il s'agissait, il lui faudrait trois mois pour comprendre en quoi cette matière différait de la simple construction. Ni enthousiasme ni passion, juste l'intérêt d'un gamin de cet âge qui imagine par l'intitulé de ses cours épater ses copains, se faire admirer des filles, rassurer ses parents. Deux ans, assez pour distinguer un chapiteau ionique d'un corinthien, calculer un moment fléchissant - une histoire de levier - saisir, à défaut de pouvoir la réaliser, l'élégance d'une perspective cavalière, avoir compris que ses enseignants n'avaient pas, comme ils le laissaient entendre, fréquentés Sinan, Mies, ou Corbu, mais aimaient citer leurs oeuvres et propos à tout moment, sans dessiner eux-mêmes, tirant leur orgueil de ne pas pratiquer le métier qu'ils étaient censés enseigner, comme si construire avait été quelque chose de vulgaire ou de dégradant.

La première année assez réussie, sur le champ tombé amoureux d'une fille qui possédait la culture qu'il n'avait pas, l'énergie qui n'était pas son fort, et qui avait très vite compris la courbe de Gauss, le nombre d'or, la suite de Fibonacci. Par dessus tout, d'instinct elle avait deviné ce qu'attendaient les bien-aimés professeurs : soin, ponctualité dans les remises, respect des consignes formelles, originalité sans audace. Ils travaillaient par paires, dans sa culture, qu'on leur aie permis de former une équipe mixte tenait du miracle - il s'était parfois demandé si son côté fruste et rural ne l'avait pas fait passer pour asexué - elle dessinait, il faisait du café, lui roulait des cigarettes et lui cuisait une pâle imitation d'un plat que sa grand-mère mijotait au village, mais sur un fourneau unique au gaz et avec des légumes achetés au marché du coin, qui sentaient les gaz d'échappement des mobylettes. Elle avait mis cinq mois à se rendre compte de sa méprise, et l'élégance de ne le quitter qu'à la veille des vacances, tu auras deux mois pour me remplacer, comme si c'était possible au village, avec sa mère, sa grand-mère et le frère qui s'y mettait aussi. En attendant il avait réussi son année, mérité la bourse, le modèle

du petit campagnard qui peut réussir en ville.

La deuxième année plus triste, moins amoureuse, l'un la conséquence de l'autre, et encore moins appliquée, mais, à défaut de dessiner, il savait lire un plan, ce qui n'est pas sans importance aujourd'hui, son père l'avait prévenu, ne néglige pas la pierre qui s'ennuie. Après quelques mois, au village ils avaient compris l'ampleur de son inactivité ; rappelé à la maison, fin d'un parcours universitaire. Ensuite presque deux décennies, comme deux ans, deux semaines, pas même deux phrases, rien. Des petits boulots enfilés comme des perles, commerçant, livreur, serveur... avec un goût pour la lecture, qui n'aidaient ni à la constance ou la régularité pour ces emplois sans qualité. Pire encore, ce passé d'étudiant le coinçant dans un rôle d'intellectuel qu'il n'était pas, entretenu par ses proches, endossé à coup de péroraison et de sentences approximatives qui sonnaient creux, dans cette bourgade oubliée entre Alep et la mer.

Arriva fin 2010, le début de ces histoires dans les pays voisins, le gamin en feu dans le bled tunisien. Puis les foules sur la place du Caire, les contre-manifestants amenés en bus, les chaînes de télévision postées sur les passerelles, la colère du peuple. En janvier, tout le monde se disait : les prochains, c'est nous ; ça allait péter c'est sûr. Quand ? Où ? Le pouvoir ne disait rien, mais à tous les carrefours il y avait un motard, l'air encore plus mauvais que d'habitude, avec un talkie-walkie qui crachotait des ordres incompréhensibles, menaçants. Des bruits, des rumeurs, des noms de villes martyrs, Homs, juste ce mot : "Homs!", comme un souffle. Et de ne pas avoir à trop bouger les lèvres, la bouche ouverte, une expiration sèche puis fermer comme pour humecter, se sentaient tous conspirateurs, coupables, condamnés.

Tahrir, sur tous les écrans. Jamais il n'avait imaginé que son pays était si fourni en postes de télévision. Dans les souks en hauteur, au milieu des allées, sur le comptoir de la moindre échoppe, à l'intérieur des cafés et des administrations. Chez le coiffeur, une minuscule boutique et deux écrans, l'un face au siège, le second pour le barbier, ne la lâchait pas des yeux, à la frayeur du client. Toutes ces images comme un premier signe adressé au flic engoncé dans sa combinaison, et au delà à Damas, au type dont on voyait de moins en moins la photo, ce

médecin de Londres qui n'avait pas su refuser l'héritage sanglant de son père. Tous les regards sur la foule, les écriteaux, les palmiers poussiéreux, les projectiles, les hommes masqués, les gens assis par grappes, les drapeaux, la masse vue de haut, en mouvement, impossible de ne pas penser à la Kaaba, des femmes qui fixent l'objectif en hurlant, l'enfant blessé que l'on porte à bout de bras, les traces de sang sur le pull rayé de noir et blanc, comme un rappel du drapeau, ces hommes aux lunettes noires qui en embarquent d'autres dans des voitures banalisées, l'apogée du direct, mine grave de l'envoyé spécial, visage trop éclairé et fumée en arrière-plan.

Il regardait tous ces interviews, ces visages, essayait de se reconnaître en eux, n'y arrivait pas. N'était plus, depuis longtemps, cet étudiant bien habillé au verbe haut et pull bleu électrique, pas d'avantage cette femme en colère, encore moins ce barbu aux yeux de charbon invoquant la divine fureur. Des jeunes tapaient sur des barrières, jetaient des projectiles, dépavaient les trottoirs, se protégeaient la tête avec des casques de fortune découpés dans des caisses d'oranges. Son cousin lui soufflait : "On y va ?" "Où ?" "À Homs!" C'était l'hiver 2011, dans les rues il y avait du soleil sur les murs, un peu de givre sur les trottoirs. Les cris, les pavés et les caisses d'oranges sur la tête, ce n'était pas pour lui, son statut d'étudiant raté n'expliquait pas tout, la lâcheté non plus, il avait pris le bus vers le sud. Entre le poste frontière et la mer d'un bleu sombre qu'il voyait de près pour la première fois, la grève était venteuse, encombrée de branchages et de sacs en plastique. Avant que le soir ne tombe il était à Beyrouth, sous une pluie diluvienne, un mois plus tard et comme sous la même averse au guichet des étrangers à Molenbeek.

Au début, tout lui paraissait neuf, différent, moderne. En quelques semaines les deux univers s'étaient fondus. Intellectuel chez les paysans, sans-papiers en Europe, ici ou là, un étranger.

Dans la ville de ses études, il y a - il y avait, tout ce qui la concerne devrait s'écrire à l'imparfait - un boulevard un peu en dehors du centre, le long des anciens remparts, où se retrouvaient les ouvriers qui attendent du travail. Assis par terre ou appuyés le long des façades, parfois toute la journée, faible chance de se faire embaucher, renforcer une équipe de

maçons, de ferrailleurs ou de cantonniers, mais ils arrivent avant l'aube et ne quittent leur poste que bien après que le dernier rayon de soleil ai quitté les vieux murs. Pour se présenter, pour donner une idée de leurs compétences, ils déposent devant eux des outils : une truelle, une masse, un faisceau formé d'une pelle, d'une pioche, et d'un râteau. Parfois ce n'est qu'un élément, un symbole, un fer à béton rouillé qui n'en est pas à son premier coffrage, une paire de bottes en caoutchouc, une perceuse dont le câble, réparé de multiple fois, atteste de loyaux services.

Il pensait que cette galerie de silhouettes fragiles, de mines résignées, de vêtements ravaudés, de corps raidis n'étaient qu'une figure des pays pauvres. Il découvrait ici à Bruxelles, à dix minutes de la Grand Place, ces mêmes regards, ces mêmes épaules résignées.

Deux jours plus tôt, le matin de l'annonce de la fermeture, alors qu'il regardait les ouvriers qui s'étaient rassemblés dans la cour - tous étaient au courant, mais ils voulaient l'entendre par ceux qui avaient été aux commandes - son frère l'avait appelé par l'interphone, un système compliqué installé par leur père, qui donnait à chacun une voix nasillarde et crachotante. "Tu peux passer cinq minutes ?" Il l'avait reçu dans son bureau et Charles pour la première fois avait été frappé par la différence de mobilier, les peintures plus récentes, le luxe des fauteuils, des appliques et des stores, il en était gêné. Très vite, son frère lui avait tout balancé, technique au début : crise, compétitivité, regroupement, sous-traitances, garanties ; certains termes passaient mal, il n'y croyait pas lui-même : opportunité, reconversion, maintien de la structure, flambeau à passer..., puis s'était emporté, comme souvent, cette fois sans le regarder, les mains à plat sur le bureau en acajou : "Tu crois que c'est facile, qu'il suffit de bien tenir ses dossiers, de faire de beaux devis, d'établir un décompte, de calculer une révision ? Tu te rends quand même compte, c'est toujours moi qui vais au charbon..."

Il aurait pu se lever, taper du poing sur la table, faire trembler la lampe, crier, arracher les diplômes et brevets qui garnissaient le mur, ouvrir la fenêtre enfin - les châssis avaient été remplacés - gueuler aux ouvriers : "Rentrez chez vous ! De nous, d'ici il n'y a plus rien à attendre !" Se comporter comme son père en quelque sorte, mouiller sa chemise, comme disait le président aux joueurs avant le match. Il n'en avait rien fait, son seul acte de courage, se taire, tourner les talons, sortir ; la secrétaire avait levé les yeux et tenté un pauvre sourire qu'il lui avait rendu. Dans le couloir il s'était senti léger, la fermeture, pas grand-chose en fait, un peu plus de vide et tant mieux.

Un matin de mai, alors qu'il refaisait son lit, il se rendit compte qu'il le détestait. Ce sommier aux lattes trop souples, déformées, sans élasticité, plus d'insomnie que d'apaisement dans ce périmètre limité. Sous l'évier de la cuisine, dans une

caisse à outils au nom de l'entreprise, il trouva une petite scie égoïne au manche en bois, de bonne qualité. Débité en buchettes, le lit mit une bonne nuit à se consumer dans le feu ouvert de la salle à manger, qu'il n'avait jamais utilisée, son oncle ayant décrété, quelques années avant sa mort, qu'en ville, ça ne pouvait pas tirer. Durant cette soirée, il lut les quelques livres qu'il avait aimé ; la fumée reflua en légère brume et le crépitement du vernis en fusion plongeait la pièce dans une atmosphère douçâtre. Le buffet, aussi médiocre que le lit, alimenta les veillées suivantes, avec son contenu inflammable, les nappes, les serviettes, un service de planches en bois pour le petit déjeuner en forme de cochons, ramené d'une excursion payée en Forêt Noire par une briqueterie allemande. Les assiettes, les couverts et les verres, emballés de papier de soie, firent une belle caisse pour les Petits Riens, et la salle-à-manger, aspirée, dépoussiérée - il nettoya même les vitres - fut à son tour fermée. L'espace vital réduit à la cuisine et à son matelas, la salle de bain n'était plus nécessaire, il se lavait les dents dans l'évier de la cuisine, prenait à l'occasion une douche à l'entreprise, dans le vestiaire désormais peu fréquenté des ouvriers, il constata que l'impression de légèreté éprouvée à la fermeture des caves s'était élargie, déployée, de sorte qu'il décida de fermer la cuisine.

Mais c'était rompre avec des habitudes bien ancrées, les courses. Comme tous les anciens habitants du quartier, il avait vu celui-ci se modifier au fil des immigrations, lui-même de la première, ces paysans flamands crevant de faim attirés, cent ans plus tôt, par le "petit Manchester", chaque vague, italienne, espagnole, marocaine, turque, entraînant l'intégration de la précédente dans le sable si meuble de Molenbeek. Au contraire de ses voisins il ne s'était pas plaint, les aliments étaient plus frais, moins chers, les commerçants plus aimables.

Il voulait surtout donner le change, ne pas avoir à modifier le cours des choses, éviter les questions et les regards qui s'étaient multipliés lors du départ de sa femme. Il continua ses emplettes aux heures creuses, écoutait les inquiétudes de l'épicier, achetait des fruits et des biscuits.

L'annonce officielle de la fermeture était programmée pour octobre, on était au printemps, il fit couper le gaz et l'électricité, les soirées étaient claires, longues, il se levait à l'aube, tisonnait

les restes de la veille, la part du matelas qu'il avait fait flamber, un mauvais bourrage qui brûlait mal et dont les flammes bleues semblaient jeter les feux des anciennes colères d'Yvonne.

Que ce passera-t-il ici demain ? Un autre va-t-il ouvrir la grille à sept heures, faire entrer des ouvriers silencieux, prendre position de ce local, s'asseoir sur cette chaise, poser ses mains sur le buvard, écouter le bruit de la pluie ?

Ses mains, peut-on changer ses mains ? Il a soif, à l'intérieur d'un placard qui fait corps avec le lambris il y a un lavabo, témoin d'une époque où les patrons mettaient la main à la pâte ; mais une fois ouvert, le robinet ne laisse échapper qu'un toussotement maigre, l'eau a été coupée, depuis quand ? Toujours sans allumer, guidé par l'habitude, il prend le couloir, troisième porte à droite, la salle de réunion. Une part significative du budget avait été dépensée pour ce local, à vrai dire sous-utilisé, tout au plus pour recevoir, quelques clients et fournisseurs intimidés. Son frère avait suivi les habitudes du père : avant le chantier on invitait tout le monde, clients, architectes, sous traitants au "Repos des chasseurs" sur la chaussée de Ninove, un restaurant à l'ancienne, aux nappes empesées et dont le patron italien savait aménager des menus et choisir ses vins. Certains architectes rechignaient, n'osaient avouer leur réserve, toujours à faire des manières - comme si en venant ici ils s'introduisaient dans les caves du malin - avançaient un agenda trop rempli, un concours à remettre. On finissait par les convaincre, ils arrivaient en retard mais avaient fait un effort de tenue. Le rendez-vous était pris au siège de l'entreprise, "comme ça vous pourrez visiter nos ateliers", puis un apéro servi dans la salle de réunion, tous en sortaient ou feignaient d'en sortir contents. Il avait tenté de dissuader son frère de ces frais somptuaires, inutiles avec la loi sur les marchés publics : ces procédures claires, mathématiques ne laissaient que peu de place aux sentiments. Qu'importe, au "Repos", le faisandage aux chicons glissait après les coquilles Saint-Jacques, le sabayon piaffait en cuisine, les verres à cognac seraient resservis, la glace était brisée !

Suivant son intuition, le frigo, trop bien dissimulé dans les

lambris, n'a pas été vidé, qui se souvient de ces apéritifs ? Paul réclamait sa présence, toujours la même rengaine : "Mon frère Charles vous a calculé des prix ajustés". Il apparaissait dans le rôle qu'on lui avait désigné, complet gris ni trop chic ni trop défraîchi, sérieux, le sourire modeste, inspirait la confiance, à défaut de sympathie.

Il prend une canette de bière, referme la porte, se ravise, en prend une seconde, l'ouvre dans le couloir, la boit d'un trait. Un autre grincement dans la cour, la petite porte incluse dans le grand vantail ; le retour de Franz ? Non, c'est son frère, que vient-il faire à cette heure ? Son ombre dans la cour, vacillante, il a trop bu, un coup d'oeil circulaire, il met un moment à s'apercevoir de l'absence de la camionnette, et s'il y a eu quelques secondes de nostalgie, le constat du vol suffit à en effacer les bouffées. Merde ! Il lit l'expression sur ses lèvres. Paul fouille ses poches, en extrait un téléphone, compose un numéro puis raccroche, jure à nouveau, sort en claquant la porte.

Vandenbergh regarde sa montre : dix heures, trop tôt, il restera encore quelques temps ici, mais d'autres acteurs vont-ils encore surgir, une comédie de boulevard avec coups de gueule et amants dans le placard, d'autres apparitions avant sa disparition ? Il s'assied à son bureau, la tête sur les avant-bras, comme un enfant fatigué.

Il se souvient d'un jour, il y a longtemps, un jour particulier, un jour de départ, le premier des vacances. Il devait avoir cinq ans, six tout au plus. Dans le grand hall bruyant de la gare Il se rappelle encore la question de sa mère, elle l'avait habillé trop chaudement et la sangle du petit sac à dos qu'il avait bourré de jeux de construction dépareillés, de billes, de deux robots en plastique turquoise avec des ailes de rechanges et des yeux qui lançaient des lueurs rouges, et trois pluches, tassées dans le fond pour ne pas avoir à les montrer aux autres, la sangle, trop mince, lui faisait déjà mal à l'épaule, et sa mère : "Et toi mon chéri, tu le sais ton âge ?" Elle avait dit ça d'un ton badin, mais devant les autres - il avait l'impression qu'ils étaient plus grands que lui, son jeune frère comme ceux de sa classe, plus délurés aussi - il avait pris cela pour une trahison, elle devait le

connaître son âge, et devant des inconnus en plus ! Il n'avait rien répondu, elle n'avait qu'à leur dire... Pas plus de cinq ans, et déjà la défiance des autres, des autres enfants, les adultes alors ne sont que des jambes, leur tête dans les cimes, sauf quand ils posent des questions idiotes, même sa mère. Plus tard, dans le compartiment surchauffé, sur ses genoux, il ne s'était pas mêlé aux autres, les entendait avec un peu d'envie se poursuivre et rire dans le couloir, il se sentait bien finalement, elle avait posé sa main sur sa tête, il s'était laissé aller contre son épaule avec encore l'envie de sucer son pouce, il était sûr qu'elle le croyait endormi.

Il y avait une femme assise en face, cheveux courts, raides, d'un brun tirant sur le roux, presque pas de paupières et des yeux très brillants. Elle devait faire partie du groupe, il n'avait jamais compris comment ceux-ci se formaient, pour sa part il serait bien parti avec juste ses parents, mais son père avait toujours de nouvelles idées : "On pourrait proposer aux x...", si on demandait aux y..." et à ces mêmes x... et y... : "Si vous voulez amener des amis n'hésitez pas". Il était comme ça, généreux, quand il n'était pas en colère. De nouvelles têtes, des relations professionnelles, des anciennes, pas toujours de celles qu'on a envie de revoir. Sa mère et cette femme ne se connaissaient pas, il y avait eu de part et d'autre cette approche un peu gauche de ceux qui vont passer une part de vie ensemble, de l'ouverture et de la réserve. Les sujets habituels, enfants, voyages, lieux de villégiature s'étaient vite taris, l'inconnue n'était pas bavarde, pas plus que sa mère, qui sans doute s'économisait de tout ce qu'elle aurait à dire lors de ces interminables soirées d'été sur la terrasse - les parents restaient là des heures entières sans rire, sans jouer, sans courir ni se battre, assis autour de la table dans un halo de bougies, de fumée de cigarettes et de bouteilles vides.

- C'est la première fois que je pars sans ma soeur.

Le bruit de traverses sur les voies, les caresses de sa mère sur ses cheveux l'avaient endormi. C'était l'inconnue qui avait parlé, soucieuse de briser le silence, ou de se délivrer.

- Vous avez une soeur ? Puis juste après, comme pour s'excuser : "Tu as une soeur, on se tutoie ?"

- Oui, ou plutôt une demi-soeur...

- Ah, une demi-soeur, avait répondu sa mère, comme si la

confiance à venir pouvait, avec cet aveu, en perdre la moitié de son indiscretion.

- Oui, mais on a passé toutes nos vacances ensemble, même adultes, jusqu'à l'été d'il y a trois ans.

- Et ensuite ?

- Ensuite elle..., elle a disparu. Un matin comme ça, on ne l'a plus vue, je ne suis plus partie en vacances, vous..., tu comprends ? Je pensais ne plus pouvoir partir, c'était impossible, pendant des années... Mais aujourd'hui, aujourd'hui, ça va.

Si sa mère ne l'avait pas crû endormi, elle aurait vu sa bouche crispée, ses sourcils froncés et, derrière les paupières closes, le mouvement de ses yeux, comme un roulis sous la peau fine. Disparu, elle a disparu, ça voulait dire quoi, terrible et merveilleux à la fois !

C'est comme si ce jour-là, il avait compris que derrière les choses ordinaires, l'école, les vacances, les parents, celles pas ordinaires, les disputes, les orages, la grippe, il pouvait y avoir quelque chose de caché, de plus grand, de plus affreux, de plus invraisemblable encore que la mort, qu'on pouvait annoncer à son voisin le premier jour des vacances. Disparaître, comme ça, du jour au lendemain, sans prévenir, c'était permis ?

Et Vanderbergh s'endort.

YASSER

Quand la nuit est venue, quand il n'a plus aucune chance de se faire exploiter, il lui reste une piste, une dernière chance de ne pas perdre son jour, un ami le laisse prendre sa place si lui même n'en peut plus, il rejoint une équipe de nettoyeurs de bureaux. Ils arrivent en camionnette, ici elles ont des ceintures de sécurité, la porte reste fermée en roulant, pas de mascottes, de colliers de perles en plastique ou de gris-gris accrochés au rétroviseur, le chauffeur ne téléphone pas tout en comptant les billets pliés entre ses phalanges.

Nettoyer, c'est entrer par effraction dans la vie des gens, certains bureaux du moins, les autres sont devenus flexibles, une manière de disposer des employés comme d'un meuble ou une machine, de leur faire comprendre qu'ils sont interchangeable, demain vous serez peut-être ailleurs. Mais les bureaux à l'ancienne, ceux dont les sièges sont déformés par la courbure personnalisée des dos et le lino par la disposition des pieds, sont comme une carte de visite de leurs diurnes occupants.

Il y a les photos de famille - comme un reproche muet pour lui qui a déserté les siens - de vacances, de fêtes et de soleil ; il glisse sur elles en silence avec la même dextérité qu'avec son chiffon. Il leur préfère les signes mineurs : cartes postales punaisées, on ne voit jamais d'elles que l'image, non moins banale que le verso, parfois il les retourne, pas pour la rengaine - bons baisers de..., souvenirs front..., on s'amuse à... - mais pour connaître l'identité de celui qui occupe les lieux quand il a frotté son bureau, vidé sa poubelle, lavé ses tasses de café et que son jour propre fait le deuil de sa nuit mélancolique. Tickets de trains ou de concerts, invitations pour des soirées ou des vernissages. Dans le va-et-vient rassurant de l'aspirateur il imagine des amis, des soirées, des vacances à la mer, des bonheurs.

Il est allé voir leur mer, il avait reçu un bon d'une association humanitaire, un aller-retour pour n'importe quelle destination en Belgique. À la gare il avait demandé : un billet pour la mer, s'il vous plait.

- Zeebrugge, Knokke, Ostende ? La voix était agressive.

- Ostende.

En sortant de la gare, il n'avait pas su où aller, ni oser demander, avec sa tête d'Arabe ; il avait suivi les gens qui, eux, semblaient savoir.

La plage était très grande, la mer, loin, au bout, mélangée au ciel d'un blanc sale, vaguement menaçant, l'horizon indécis, une aquarelle avec trop d'eau où tout se serait mélangé. Cette mer lui avait plu. Sur la digue, un café restaurant avec quelques tables, sorties à tout hasard, et derrière la vitrine une pancarte dans les deux langues "on demande serveur". Il avait travaillé comme serveur, là-bas, avant ; dans sa situation, inutile même d'entrer, mais il avait eu très fort envie de rester là, entre comptoir et terrasse à servir des sodas et des cafés. Il avait repris la direction de la gare, la bruine s'était muée en crachin, et sur le quai s'était promis, sans trop y croire, de revenir ici, à Ostende, avec des papiers.

Que font les gens dans ces bureaux ? Ils s'asseyent sur leur fauteuil inclinable à cinq roues, ouvrent leur ordinateur comme jadis leurs dossiers, lisent, annotent, envoient des messages et toutes les heures se lèvent, soupirent et vont se chercher un café ou un verre d'eau. Mais que font-ils vraiment ? Un maçon monte un mur, un dentiste arrache une dent, un boulanger pétrit, même un imam, un curé ou un pasteur prennent les âmes en charge.

Au deuxième, ce sont des avocats ; il y a de la moquette au sol, même un peu sur les murs, la salle de réunion est immense et éclairée comme un paquebot la nuit, avec en permanence une odeur de café et de cuir . C'est la seule pièce parquetée à l'ancienne, avec des motifs en étoile de bois foncé. Aux troisième, quatrième et sixième, même anonymat de noms plaqués sur du cuivre, le plus souvent en anglais, ne renseignent en rien sur la nature de l'activité, SOGIMMO, DESKCONTROL, DEKYPTOS, on les croirait interchangeable et peut-être est-ce le cas : tous les matins chacun se répartit les locaux suivant la place disponible, ajuste sa chaise, allume lampe et ordinateur.

Au cinquième ce sont des architectes. Les murs sont peints de couleurs à la mode, du vert tendre, de l'orange et du bleu, le tapis, arraché dans certaines pièces, a mis à nu l'ancien

plancher, les réparations sont visibles, un rien ostentatoire, pas de doute sur l'activité, mais faire du concret ne doit pas rapporter grand-chose, "sinon c'est la fin du capitalisme" disait son copain Yacoub qui se prétendait d'extrême gauche, où est-il en ce moment, où sont-ils tous ?

Leur salle de réunion est minuscule, encombrée de maquettes qui lui rappellent ses études : du bois, du carton, du papier, un délicieux et léger costume pour travestir ce qui sera ciment, sueur et gravité. Il jette un coup d'oeil distrait sur tous ces déguisements, l'architecture ne l'intéresse pas plus aujourd'hui qu'hier, il préfère les cartes postales et les tickets de concert. Jusqu'à ce que, il y a un mois environ, un de ces modèles qu'on croirait sorti d'un jeu d'enfant n'attire son attention : il avait reconnu les vitrages et la grande rampe inclinée, ici singés en plexiglas empoussiéré, et surtout l'inscription gigantesque, à cheval sur les deux rues : MOLEN BEEK. Il n'avait que trop fréquenté l'original, le bâtiment du service population de la maison communale, avec son comptoir infini et serpentin - comme s'il fallait faire comprendre aux quémandeurs de tout poil à la fois la durée aléatoire de leur attente et le caractère tortueux de la procédure - ses employés aimables, résignés par les mauvaises nouvelles qu'ils délivraient à la chaîne : impossibilité, refus, ordre de quitter le territoire.

Il avait fini, à défaut d'en détester les fonctionnaires, par haïr le bâtiment, sa vitrine d'incertitudes, cette grande rampe comme le levier d'une vie nouvelle, mais qui ne soulevait rien.

J'suis allé à la commune. Récupérer le permis qui m'avaient confisqué, après cette histoire de l'hiver passé (ivresse au volant, m'en suis bien tiré, si ils avaient vu les matraques et tout). Tu sais, c'est le nouveau building. Celui construit par l'entreprise où bossait mon père avant sa retraite. J'y avais aussi traîné un moment, un vrai nid d'arabes C'est dingue comme c'est moderne. J'sais pas où ils trouvent le pognon pour construire des trucs pareils. Des vitres partout, MOLEN d'un côté, BEEK de l'autre. Je vois pas pourquoi. À l'intérieur un grand comptoir comme à la fête de la bière à Munich. Des bancs pour s'asseoir. Bien sûrs remplis de moutoufs. Ceux-là, pour se lever le cul. Ils passent sans doute la journée entière là. N'ont rien d'autre à foutre. Puis des grosses fatmas dans des burnous avec l'air pas content en plus. Enfin le cirque habituel de cette commune... Mais ce qui m'a le plus foutu en rogne c'est les gens derrière le comptoir. Y avait plein de monde. Tous les guichets ouverts. La moitié du personnel mon vieux, c'est aussi des basanés, dingue. Ils sont aussi de l'autre côté, on est envahis. Et en plus ces gens là ne nous respectent pas. Et y se gênent pas pour se pavaner. Parler leur sabir devant tout le monde. J'avais envie de gerber. À l'entrée, tout sourire, des manières de faux-culs, ils me donnent un ticket comme chez le boucher. "Vous pouvez attendre dehors, Monsieur. Il y a un panneau à l'extérieur avec les numéros des comptoirs qui s'affichent automatiquement. C'est pratique, vous verrez quand c'est votre tour." Je déteste quand ils sont polis en plus. Alors tu me connais, je fixe le gars droit dans les yeux et je lui dit : "Dis Mohammed, j'suis pas venu ici pour acheter du saucisson !" Comme ça, mais bon, tu parles si j'avais pas envie de rester enfermé, je suis sorti. Il y avait un café en face je me met en terrasse. Je baisse mes manches, rapport à mes tatouages. Pas la trouille, non, tu me connais, mais je voulais pas faire d'histoires, je commande une mousse, alors le mec : "Nous ne servons pas de bière Monsieur" évidemment, chez les basanés, connaissent pas les pintes. Et un cervelas peut-être ? J'ai pris un coca, c'était pas cher. C'est sûr qu'ils les volent, je crois qui

payent pas la TVA. Ou bien ils ont des trucs qu'ils bidouillent entre eux, du marché noir. Quand mon numéro est apparu sur le panneau, je suis retourné au guichet. Devant moi y avait une moukèrè qui gueulait sur l'employée, je ne sais pas pourquoi. Pourtant elles viennent sans doute du même bled. Tout en arabe tu aurais du voir ça. Quand c'est mon tour, elle me répète deux fois "Bonjour Monsieur". Comme si j'allais lui faire des courbettes à celle là. On a pas gardé les chameaux ensemble "J'veux mon permis" je lui dis. Là, elle prend un air supérieur. Me laisse en plan puis revient pour me dire que c'est pas prêt, ou trop tôt, j'sais plus, qu'il faut revenir un autre jour. J'insiste, on ne me la fait pas, je me fous en rogne. Je gueule alors ils appellent un type de la sécurité. Un black évidemment. Se met à rouler des mécaniques. Y s'y croyait, ces gens là matent trop de films américains.

YASSER

Depuis qu'il avait découvert la maquette, il s'attardait chaque soir d'avantage dans la salle de réunion, repassait l'aspirateur en un trajet elliptique autour de la table allongée, les yeux rivés sur la réplique de l'objet de ses tourments.

Il avait compris son nom de code : "Petite Senne", de nombreux dossiers sur les étagères lui étaient consacrés. Il avait voulu en connaître d'avantage, comme on fait d'un ennemi que l'on doit combattre et dont on étudie les forces et les faiblesses, les attaques et les parades, les vices et les passions. Il déployait des plans à grande échelle, tentait, en se remémorant ses études, de les lire. De toute évidence, le service était plus grand qu'il n'en laissait paraître : derrière la grande salle des pas perdus et son homologue du premier étage - le service des étrangers qui l'avait tant tourmenté - il y avait en arrière plan d'autres locaux plus serrés, moins mis en scène, des bureaux étroits, des remises obscures, des services. Et entre autre, à l'arrière des comptoirs et de la première ligne de bureaux dont on apercevait de profil les officiants, des réserves de documents d'identité, des attestations de nationalité, des passeports, des preuves diverses, dissimulés, comme des bijoux.

Jusqu'où peut-on aller pour être quelqu'un ? L'avocat bénévole qui aide pour la procédure de régulation demande : " Depuis quand êtes vous ici ?" "Trois ans, c'est trop peu. Avez vous de la famille qui puisse témoigner, un vieil oncle, un cousin, des gens qui pourraient attester de votre présence, de votre existence en Belgique. Un serveur qui vous aurait apporté le café, un médecin soigné d'une bronchite chronique, d'un tour de rein, d'une dépression, des trois à la fois ? Une vieille dame dont vous vous seriez occupé en lui faisant les courses avant qu'elle ne file à l'hospice ? Un contremaître qui vous aie engagé pour démolir un mur, gâché du ciment, enlevé du papier peint ?"

Il sait raconter des histoires, mettre la vérité en image, mais non la contrefaire. D'autres autour de lui, avec plus de toupet et d'argent avaient décroché un contrat factice, un témoignage

fabriqué, entamaient une autre vie ; il était temps qu'il prenne son destin en main. Il trouva dans un dossier une enveloppe poussiéreuse avec une série de clés. Ce serait malchance qu'aucune ne fonctionne encore. Par une fraîche nuit d'octobre, il se rendit à la nouvelle maison communale. Il occupa plusieurs nuits à tester ses sésames, mais finit par rentrer par le parking souterrain. Le plan n'avait plus de secret pour lui, il savait qu'il y avait une liaison vers le rez. Il attendit trois heures du matin, puis une petite clé plate lui ouvrit une porte vers un escalier étroit, comme dérobé.

Dans le noir, il tremble de peur et d'excitation. Encore deux marches, une porte à pousser. C'est comme s'il était arrivé à l'envers du décor : l'éclairage de la rue permet d'envisager le comptoir, ce reptile du refus qui ondule dans les eaux troubles de l'administration, de son corps fait barrage aux communs des mortels, ceux qui pleurent pour un permis, un certificat, une autorisation. Les bureaux à l'arrière, disposés perpendiculairement au comptoir et protégés des regards indiscrets par des cloisons coulissantes, sont presque trop normaux : des claviers et des écrans, des piles de feuilles, des affiches collées aux murs et des photos punaisées sur les cloisons. Il se serait bien attardé sur ces souvenirs, mais il a d'autres projets, et cette nuit, même d'octobre, est à peine assez longue pour cette nouvelle vie à imaginer.

ALAIN DIT ALI

Ces gens-là, j'te jure, y nous respectent pas, tous ces hommes politiques et tout ça, à quoi ça sert leur démocratie ? Élire des gens qui font les lois, mais il y a qu'une loi mon frère, c'est la Charia. Le reste c'est rien, j'te jure. Moins qu'une pisse de chèvre, un grain de sable dans le désert.

À ça que je pense en regardant le type. Il est assis sur un coussin, il a des petites lunettes fumées, sa barbe est bien taillée. Il raconte, je viens de Londres pour vous expliquer. Avec les frères on le regarde, on entendrait une mouche voler. Comment il faut porter la guerre à nos ennemis. À tous ceux qui veulent pas de Sa Loi. C'est la guerre, se battre, en Europe, partout où nos frères ont besoin d'aide. En Palestine, en Afghanistan, où tu veux, tout de suite ! C'est bien, très clair, même pour moi qui ne comprends pas l'anglais. L'ai jamais appris, mais parfois le type à côté, un gros avec un air méchant, traduit en flamand, parce qu'on est avec des frères d'Anvers, qui ont beaucoup à lutter, avec Bart et Philip. J'ai jamais étudié le flamand mais je comprends : charria, djihad, Allah le Miséricordieux c'est pareil dans toutes les langues ! À la fin je sens mes joues rouges d'émotion, je n'en peux plus, je me lève, et je dis moi aussi, par Allah je veux me battre en Syrie, dis nous vite comment on fait. Alors il s'arrête de parler, avec un air ennuyé se tourne vers son collègue, qui lui traduit à voix basse. Le type se met à me parler en arabe, très vite, mais je pige rien. J'aurais du écouter mon père qui voulait toujours que j'apprenne sa langue. Il avait raison, bien que mon père il soit haram pas possible Pas qu'il mange du porc ou du vin, mais il touche la main des femmes même si elles ont un hijab. Et il sert aussi les pédés qui viennent au magasin, c'en est plein dans le quartier, partout dans ce pays, même des femmes le sont, c'est dégueu. Il paraît que le président de la république Belgique c'est aussi un pédé, j'ai honte d'être belge, la démocratie c'est pourri de l'intérieur !

Après, on prie, puis ils nous distribuent des feuilles et demandent d'écrire notre nom de famille, la date de naissance, l'adresse et tout, ça fait longtemps que je n'ai pas écrit un texte aussi long et compliqué. Ce n'est pas facile on est assis sur des coussins et il y a pas de support, mais je m'applique. Après,

le professeur grogne quelque chose et le sale type qui parle que flamand se lève et ramasse les copies, comme à l'école. Puis ils sortent et nous laissent dans la pièce, qu'on souffle un peu.

Là on attend, on discute ; par la fenêtre du soupirail on voit des passants, des voitures qui se garent, on détourne les yeux quand c'est une femme. On rigole, parce que mon portable a sonné pendant le prêche, la sonnerie, c'est "final combat" la version téléchargée, c'était sûrement mon père, celui-là qu'il me foute la paix. On fait les ablutions, puis la prière, on a de plus en plus chaud parce que la fenêtre est fermée, qu'on est un peu énervé et qu'on fume tout le temps. À la fin le méchant revient, avec une gueule aussi sale que tout à l'heure. Il montre mes copains et leur fait signe de le suivre. "Et moi ?" je dit, il me regarde droit dans les yeux lève l'index et fait un mouvement comme un essuie-glaces de droite vers la gauche et retour. "Et quoi mon frère, c'est quoi qui va pas ?" Alors il prend ma feuille, et me montre là où j'ai écrit mon nom, c'est comme si j'avais été refusé à l'examen. Comme à l'école, comme avant chez les frères de Saint-Joseph, ces mécréants qui m'avaient renvoyé. C'est à cause de mon nom de la famille. Il faut dire que quand je suis né mes parents on décidé de me donner le nom de ma mère plutôt que le nom de la famille de mon père qui était de Tétouan. Pour mieux m'intégrer, qu'ils disaient, Vandermeulenbroek le nom de ma mère, j'ai un nom de femme, j'ai trop la honte.

J'ai pas pu revoir mes frères, ils sont partis avec le professeur, sans doute en Syrie, par le bus, pour aller se battre et délivrer ce pays de tous ces juifs et ces chrétiens. J'ai du rentrer tout seul d'Anvers, je trouvais pas le tram pour Molenbeek. J'ai jamais eu le sens de l'orientation, à l'école ils disaient "il faut te réorienter toujours !" En relisant mon nom là où je l'avais écrit, je pleurais de rage ! Quand je suis rentré il faisait noir et mon père rangeait des caisses. Je lui ai crié dessus même si Le Coran dit que ce n'est pas bien, mais je suis sûr que c'est haram de donner un nom de femme à son fils ! "Je veux changer de nom, je veux pas avoir le nom de ma mère !" Il a pris la tête qu'il prend toujours quand je lui parle de sa femme, de son ancienne femme. " T'as qu'à demander à la maison communale !"

C'est le froid qui le sort de son sommeil, et l'excitation.

Ce matin, il s'est levé tôt, pas besoin de réveil avec ces nuits fraîches d'octobre. Les derniers effets ont réchauffé le salon : un drap, un oreiller, une couverture, quelques vêtements dont le manteau qui depuis quelques jours faisait office de matelas et, après nettoyage, la brosse, les chiffons et les allumettes. Sans un regard, il a fermé la porte et pris le métro pour le centre ville. À dix heures quinze il est sorti d'un grand magasin avec un sac en plastique : chaussures, chaussettes, pantalon, sous-vêtements, chemise, pull, bonnet.

Au dessus du lavabo, il se regarde dans le miroir. Dans la pénombre il ressemble à son père. Mêmes cheveux ébènes et tempes de fil blancs, mêmes yeux sombres sur pommettes saillantes avec deux plis marqués autour de la bouche. Des traits méditerranéens, deux siècles d'occupation des Flandres par les Espagnols, eux-même envahis bien plus longtemps par les Arabes. Le racisme dans son entreprise, omniprésent, incompréhensible, les bronzés, les zarbis, les moutoufs..., juste une autre manière de se détester soi-même. Il avait parfois été obligé d'intervenir, pour le fils de Franz, justement, qui était rentré dans l'entreprise comme manoeuvre, et dont la haine des autres était comme un torrent, ce demeuré avait frappé un maçon, un marocain qui était dans la boîte depuis dix ans, et qui n'avait rien osé dire, de peur de se faire remarquer. C'était la seule fois où il avait osé braver son frère et demander qu'on renvoie quelqu'un. Paul était furieux : "On a besoin de manoeuvre, le reste je m'en fous !"

Au physique son frère tenait plutôt de leur mère, yeux bleus, cheveux blonds et fins, mais avait hérité du sens des affaires paternel, plus un instinct qu'un don, quelque chose d'animal qui anticipe toujours sur ce que pense ou calcule l'autre, obsédé par le chiffre, le résultat. Par contre il n'entendait rien au détail, c'est à dire pour Charles à l'essentiel, aux nombres, à leur magie, au subtil équilibre d'un métré bien rempli. Une question de rapport, d'ajustement délicat, une tâche qu'il n'entamait

jamais sans plaisir : à gauche la première colonne, l'intitulé, le titre, "cloisons en plâtre", "coffrage lisse" "plinthes en bois" ; ensuite la manière dont cela se mesure, en mètres carrés, en kilos, en mètres linéaires, puis la quantité : 3,7 ...,14,87..., 1065,23... À la quatrième colonne, au quatrième acte, lui-même entrait en scène : le prix unitaire. Avec ce prix, tout ce qui avait précédé se mettait en oeuvre, prenait sens avec effet inéluctable, le produit entraînait le montant. Et c'est là qu'une bonne offre était travail d'orfèvre, d'horloger plutôt car il y était question de rouages. Une estimation trop faible, trop d'économie, entraînerait l'entreprise, si elle était adjudicataire, vers des pertes probables ; pour les limiter il faudrait trouver des décomptes, des imprévus, changer les sous-traitants habituels pour des plafonneurs de troisième ordre qu'on allait chercher dans le Limbourg, les réunions de chantier seraient tendues, la mauvaise humeur planerait sur les hommes, les conducteurs sommés d'avancer le rythme, les ouvriers sans-cesse mis sur pression. Un prix élevé, trop d'appétit, ce serait courir le risque de ne pas être compétitif et de ne pas remporter le marché.

La veille de la remise d'une offre, son frère débarquait, énervé, il voulait connaître le total, le montant. Mais c'était le détail qui comptait, la manière, élégance et rigueur ; après tout, si l'affaire se concluait, c'était à lui, le deviseur, d'assumer les décomptes et les états d'avancement. Alors, tout ça ne se concluait pas comme au restaurant : Garçon, l'addition !

Le dernier chantier fut le chant du cygne de l'entreprise. Tout allait mal. Locaux vides, bureaux déserts et sans âme hantés par des visiteurs d'une autre nature, des récupérateurs de dettes à la mâchoire carrée et à l'attaché-case agressif vociféraient dans le bureau de son frère ; des éclaireurs envoyés par de grosses entreprises, costumes cintrés et chaussures qui n'avaient jamais vu de chantier, débarquaient de BMW énormes, avec ce qu'il faut de morgue, ravis de pouvoir à bon compte s'offrir le cercueil au rabais. Des charognards disait son frère, mais il leur ouvrait la salle de réunion et leur offrait whiskys et café.

C'est dans cette atmosphère délétère, cette fin de partie, qu'ils firent offre pour un dernier dossier, la construction du nouveau bâtiment du service des populations de la commune de

Molenbeek. Ce n'était pas loin ils auraient pu s'y rendre à pied. Comme un rêve, il s'imagina grâce à ce marché pouvoir sauver la boîte, du moins lui accorder un répit ; l'offre qu'il avait conçue était un modèle de précision, mais, juste avant de la boucler, il la majora de 20%. C'était maintenant ou jamais.

Le hasard fut de leur côté : à l'ouverture des offres ils se révélèrent, à quelques euros près, les moins-disants. Les entreprises de leur taille avaient trouvé le marché trop ambitieux, les plans trop ardu, les détails trop compliqués, le cahier des charges trop exigeant pour se risquer à remettre offre, quant aux cinq majors de la place, ils s'étaient entendus pour donner la préférence à l'une d'elles qui avait tout bonnement exposé les prix. Le matin prévu pour l'ouverture des offres, ils n'étaient que deux : lui et le représentant de la société qui avait bénéficié de l'entente. Il revint triomphant pour annoncer la nouvelle, mais ne fut pas bien reçu. Ce n'était que repousser l'échéance d'une agonie déjà écrite.

Le chantier se déroula avec l'aisance d'une union bien nantie ; à la veille de l'inauguration il tint à remercier le personnel, ce qu'on ne faisait que trop rarement. Il prétexta une dernière vérification des décomptes pour se faire confier un double des clefs et visita le bâtiment, un samedi après-midi, aidé par les plans, dans l'odeur des plâtres et des peintures. Sa maison avait commencé à se vider depuis quelques mois, la fermeture de l'entreprise n'était qu'une question de semaines, le temps de clôturer les réceptions des travaux. Une série de locaux attira son attention, ce n'était pas ceux pour lesquels les architectes avaient concentré leurs d'efforts - tout avait été misé sur l'accueil au public, une vaste salle des pas perdus reliée sur deux niveaux par une rampe démesurée - mais des pièces étroites, fermées, obscures, beaucoup de mur et peu de fenêtre, le local 1.13 : "Archives de l'état civil" et 0. 32 "Registres divers". Il conserva la clef.

Trois heures du matin, il se lève, ses pieds sont endormis mais son pas est ferme, il sera sur place en cinq minutes. Il ferme la porte de son bureau, celle du bâtiment de l'administration, puis, avec un soupir et pour la dernière fois, le portail.

Se souvient-on quand c'est la dernière fois ?

Un été de son enfance, comme toujours un été de l'ennui, des matinées qui s'étirent et des après-midi qui ne s'achèvent jamais, il s'était éloigné des autres, il n'en pouvait plus de ne rien faire, il avait marché au hasard, à l'envers de la mer, un terrain vague au bout d'une route, un ciel blanc, un poteau d'éclairage déjà ou encore allumé, un mât à l'ancienne, en sapin goudronné à l'odeur âcre de carbonyl surmonté d'un abat-jour en tôle ridicule. Il s'était saisi d'un caillou, l'herbe maigre en était parsemée, l'avait jeté sur la lampe. Il n'était pas bon lanceur, loin s'en faut, plutôt médiocre comme dans tous les sports, il préférait s'abstenir à quoi bon risquer les moqueries. Il lui avait fallu bien cent jets pour atteindre son objectif, un petit bruit argentin, le caillou à peine dévié. Le lancer suivant avait réussi aussi, puis plus rien, cent cailloux en pure perte. Il était rentré, le tintement encore dans son oreille, et revenu le lendemain, puis les jours suivants, au crépuscule, la journée tout entière occupée à glaner des projectiles, à la poursuite du son argentin. Un soir, alors qu'il allait s'éclipser, sa mère l'avait interpellé :

- Où tu vas ?

- Faire un tour...

- Mais on rentre ! Tu ne l'as pas remarqué ?

Si, des valises au bas de l'escalier, l'irritation de son père les adultes étaient comme cela, les trois premiers jours pour s'installer, les huit derniers pour parler repli, bagages, itinéraires. Mais il ne retournerait pas au terrain vague, n'entendrait plus ce tintement qui lui apportait délivrance, et tout de suite après l'envie d'en jeter un autre, un dernier, comme ces joueurs qui ne quittent la table qu'après avoir tout perdu. L'année suivante, ils n'étaient plus retournés au même endroit, les affaires du père avaient pris de l'importance, la Mer du Nord avait cédé la place à la Bretagne, avant que celle-ci ne s'efface pour les Pyrénées.

Ses pas résonnent sur l'asphalte. La ville, de nuit, semble bien moins changée que le jour, les petites rues surtout, désertes, peu éclairées, encore pavées parfois, on se croirait avant. Le jour bien sûr tout est différent : les gens, les commerces, les voitures, les cris et les regards, tout confirme le changement du quartier, la nouvelle population, les vagues superposées. Mais

la nuit pourrait faire illusion, même au père de son oncle qui avait construit sa maison. Tout paraît plus évident, plus clair.

Le bâtiment communal est plongé dans l'obscurité, si ce n'est la rampe inclinée qui luit faiblement, et l'inscription à l'angle : MOLEN d'un côté, la rampe est comme la pale arrêtée d'un moulin, et BEEK de l'autre. Entrer avec la clef, forcer une ou deux portes, arracher quelques pages, renverser les dossiers, brouiller les pistes, disparaître.

Jusqu'où peut-on aller pour n'être personne ? Loin, très loin. Sans doute jamais assez, il restera toujours quelque chose, un sourire timide en bas à gauche au deuxième rang sur une photo de classe ; un nom et un prénom, d'une écriture mal assurée, à la marge d'un feuillet de quatre pages de rédaction "Mon plus beau souvenir de vacances" dans le classeur d'une institutrice depuis longtemps retraitée ; une signature en lisière d'un état d'avancement dans les archives d'un architecte, une conversation au bistrot, entre deux collègues qui se revoient par hasard : "Vandenbergh, tu te souviens ? Pas le directeur non, Charles, son frère...". Ne rien laisser, ni objet ni trace, c'est pour ça qu'il est là, au premier étage du nouveau bâtiment du service population de la commune de Molenbeek, local numéro 1. 72, "Archives de l'état civil".

Il n'est pas naïf: en terme de disparition, l'informatique ne laisse de chance à personne, les volumineux dossiers marrons de l'état civil, registre de population, actes de naissance de mariage et de décès, jadis laborieusement recopiés à la main, en un exemplaire, sur un registre jumeau cloîtré au Palais de Justice, ont aujourd'hui d'innombrables clones virtuels. La mention de son patronyme hante certainement la toile comme n'importe laquelle, réseau de condisciples, amicale de bidasses, férus de généalogie, mais la gestion de l'entreprise lui a appris au moins ceci : tout numériquement que soit dessiné un plan, calculé un métré ou rédigé un cahier des charges, chaque contrat, chaque décompte ne devient effectif qu'imprimé et signé.

C'est pour ça qu'il est là, cette nuit, dans l'odeur douçâtre du vieux carton, avec sa lampe de poche frontale, mal assis sur un tabouret en acier qui a du être déménagé depuis les anciens bureaux avec les registres et les dossiers, par nostalgie des anciens locaux sans doute. Les preuves matérielles de son

existence, trois lignes à la page 57 du dossier de l'année 1965, tout ça pour ça, la page se déchire sans résistance, il la plie en quatre, la pose sur le bureau puis lentement se déshabille : les anciens vêtements prendront la place des nouveaux, dans le sac en plastique, et seront balancés dans le canal, avec la feuille du registre. Tout a été réglé, pensé, organisé, soupesé avec minutie, comme un métré, comme une offre de marché, celle de sa nouvelle vie.

Alors qu'il fourre ses effets dans le sac, il entend comme un glissement, pas loin. Il regarde vers la pièce voisine : dans la pénombre, un homme est là, debout, face à lui, raide, dans la même position, avec les mêmes vêtements de sport, tellement immobile que Charles se demande s'il n'est pas face à un miroir qui lui renverrait fidèlement son image.

JOSE-MARIE

Je retourne chez Securitas et je leur dit que j'ai un problème pour le permis. Qu'il faudra attendre un peu, mais que je peux commencer le boulot tout de suite. C'est une question de jours, alors le gars, un gros porc avec une cravate bleu marine et un blazer noir, il me dit : d'accord d'accord, mais il me faut aussi un certificat bonne vie et moeurs. Un quoi, je lui dit, vous rigolez, pour conduire un fourgon ? J'ai toutes les qualités requises. Les paraboots, le ceinturon, le cran d'arrêt et les biscotos pour. J'ai assez sué au club de muscu, on fait quand même pas ce boulot avec de la paperasse ? Ce foutu papier, je sais que je l'aurai jamais. Rapport aux embrouilles que tu connais. Merde pour une fois qu'il y avait un job qui me plaisait. Oui Monsieur, je dit tout gentil au type. Je vais en chercher un comme vous dites dès demain à la maison communale. Bref je m'entends pas un peu dans la merde. Mais tu me connais, j'en ai dans le crâne, je suis jamais à court. Alors voilà mon plan, simple : je prends une camionnette, je la bourre d'explosifs, il m'en reste un peu de celui qu'on avait piqué au stage. Je met dedans quelques tracts de charria4belgium. La pile ramenée de chez ce type à qui on avait pété la gueule. Je la gare devant la maison communale. Je fais tout sauter. Vont croire que c'est minimum Al-Quaïda. Puis je me pointe lundi chez Securitas, façon gentil : Bonjour Monsieur, plus moyens d'avoir des papiers, ces crétins d'arabes ont encore foutu le bordel !

Super, non ? Attends la suite, tu vas voir, c'est encore plus beau. Quasi un miracle. Tu te souviens de mon père, le vieux Franz. Ce con, ce loser, naïf avec ça, tu sais comment je fais pour la camionnette ? J'débarque à la maison, à l'aise. Il était comme d'habitude moitié bourré, vautré sur le canapé devant le foot, sa Saint-Michel au bec. Y va encore se faire ramasser par sa nouvelle copine qui fait trois fois son poids et supporte pas les trous de clope dans la moquette. J'lui dit : "Tu vas quand même pas leur laisser la camionnette ?

- J'm'en fous !

- Mais c'est quasi la tienne !

- Toute manière, ils sont presque en faillite, alors...

- Tu rigoles, c'est quand même presque la camionnette du

Beerschot !

Là il fronce les sourcils. Même si ça veut rien dire, ça a porté. Il dit rien, attend la fin du match en ronchonnant. Je ne sais pas si c'est parce que ça carbure dans sa cervelle de petit pois ou parce que son club se fait à nouveau ramasser. Quand l'arbitre siffle, il jette sa cigarette dans la canette et sort en maugréant. Une heure après la camionnette est là, devant l'annexe de la cour, bien planquée, la clef sur le contact. Plus besoin de crocheter de bagnole, j'avais plus qu'à y charger les trucs.

ALAIN DIT ALI

J'y suis allé, une catastrophe, vraiment ! La dame au comptoir de l'entrée, elle me demande pourquoi je suis là. Je montre la feuille avec mon nom. La pluie ou les larmes ont fait fondre un peu l'encre, je lui explique que je veux pas avoir un nom de femme, que c'est un truc de pédé, puis je lui demande pourquoi elle se cache pas les cheveux et je lui rappelle les versets du Coran où le Prophète en parle. Là elle me dit qu'elle est une bonne musulmane, mais que de toute façon c'est pas mes oignons, je lui demande de baisser les yeux pour me parler. Elle me répond que c'est pas un gamin avec quelques poils au bout du menton qui va lui faire la morale, alors la sonnerie de mon gsm me rappelle que c'est l'heure de la prière de l'après-midi. Je demande où je peux faire mes ablutions, elle me montre les toilettes et je me fais engueuler parce que je me lave les pieds dans le lavabo. Quand je reviens dans la salle, il y a beaucoup de monde, debout et assis sur des bancs. Je crie pour que mes frères me rejoignent pour la prière, mais tout le monde regarde ailleurs avec un air gêné. J'ai l'habitude, le Prophète il a pas dit la terre est une mosquée ? Je regarde ma boussole, la Mecque c'est juste dans l'axe de la rue vers le canal. Je me mets sur la rampe face à la vitre, mais là il y a un Africain avec un uniforme, sûrement un chrétien qui écoute les prêcheurs, comme tous ceux de sa race. Je me retrouve poussé dehors, je me débats. Je sors de mon sac le Livre, qui ne me quitte pas, et l'ouvre, comme toujours dans les périodes où je suis fâché, à n'importe quelle page, Lui seul pourra me dire que faire :

"Et il a fait du ciel descendre de l'eau avec mesure ; puis Nous en ressuscitons un pays mort : ainsi vous fera-t-on sortir vous même".

Je lève les yeux et mon regard tombe sur le dévidoir d'incendie : il est rouge comme un fruit mûr, et relié au réseau par un gros tuyau. Je sais ce qu'il me reste à faire : faire pleurer la justice, diluer le blasphème, fondre tous les noms, dans ce pays de mécréants.

MOLENBEEK, 15 OCTOBRE 2015 UN FAIT DIVERS

Quelle est la signification des choses, qu'est ce qui fait leur importance ?

Tout est une question d'échelle, comme pour un tremblement de terre, une carte d'état major, une maquette de bâtiment. Chaque jour autant d'êtres humains naissent, un peu moins meurent. Alors deux hommes qui accèdent à la vie ou deux qui la perdent, à peine un fait divers.

Qu'en retiendront les gens ? Pour ce jeune journaliste, qui vient de finir ses études et, derrière son micro, bégaye un peu, ce sera son premier reportage en direct. Pour ce sombre prêcheur à la voix grave, une occasion d'âmes à convertir, pour ces fonctionnaires encore tremblants qui en ont réchappé, un choc, un jour inoubliable et quelques objets personnels disparus : cartes postales jaunies, voeux d'une marraine, tickets de concert, photos d'enfants à la plage. Tel collectionneur de gravure, observant les gamins qui jouent sur la nouvelle berge de la Petite Senne, y verra le constat du retour de l'histoire, tel sceptique, devant les ruines fumantes, la preuve d'une époque trouble, l'entrepreneur l'occurrence d'un nouveau marché, l'architecte du bâtiment la fragilité dérisoire de ses efforts. Tel démographe pleure ses statistiques envolées, tel rocker épuisé se rit du retour de son groupe favori.

Sept mètres cubes de béton, jadis bien coffrés, armés puis vibrés, aujourd'hui démembrés d'une part en gravats et grenailles, de l'autre en armatures difformes qui commencent déjà à se corroder. Quarante trois mètres carrés de double vitrage à haute performance énergétique pour mur-rideau ou de triple vitrage passif, pourtant solidement arrimés dans des châssis à trois chambres creuses formant butée, explosés ; des têtes, des gâches, des penes en acier nickelé, des noix renforcés avec bagues arrachés ; cent-vingt-et-un mètres carrés de blocs de maçonnerie en silicocalcaire à système d'emboîtement à labyrinthe et carreaux de plâtre, plus modestement appareillés en rainures et languettes ébréchés, disjoints ; quelques lanterneaux de toiture en polycarbonate propulsés au loin, (l'un de_ ceux-ci venant même s'écraser au

ped des plantes ornementales de la terrasse du "Walvis, situé pourtant sur l'autre rive du canal). Trente sept mètres courants de comptoir en frêne premier choix dépourvu de toute présence d'aubier ou de noeuds, calcinés, partis en fumée. Dix-huit mètres carrés de contre-cloisons acoustiques perforées, noircies à jamais ; de nombreux mètres courants de seuils et de couvre-murs en pierre-bleue, dite "froide et dure", ébousinée jusqu'au vif, dépourvue de toute trace de géode, de fontaines, moies, fils divers, de bourrelets et profils de rive en zinc plus qu'ébranlés, leurs joints en mastic élastomère monocomposant à base de copolymère méthylmétacrylate ayant cédé sous la violence du choc . Des clous, boulons, écrous, vis ions fraisées, des goujons et chevilles expansibles en état de choc Des kilomètres de tuyaux d'électricité, de ventilation, d'eau, de descentes en galvanisé sablé "à la loupe" avec un SA de deux virgule cinq sur l'échelle suédoise et de fluides divers, tordus et assemblés en faisceaux disparates. Quelques lettres dont les M,O,L,E et N éparpillées dans le désordre. Une rivière, enterrée depuis tellement longtemps qu'on ne se souvenait ni du débit, ni du tracé, remise à jour. Cent cinquante et un mètres cube de polystyrène consommés (le comble pour un isolant thermique). Plus de septante mille noms, prénoms, surnoms, patronymes, épouse, fils fille de, effacés de l'état civil, en cendres, en compagnie de fiches de truands, receleurs, souteneurs, déviants et récidivistes de tout poil de la section "bonne vie et moeurs". De la poussière partout à un kilomètre à la ronde. Deux blessés, rien de physique, mais une totale amnésie pour ces deux jeunes hommes hospitalisés à Saint-Pierre, dans la même chambre et côte-à-côte, comme deux frères.

"Le spectacle, en ce deuxième mardi du mois d'octobre est absolument dantesque, chers auditeurs, ha-llu-cinant ! Comment pourrais-je vous le décrire, oui comment ? Pour faire court, disons, en deux mots que le nouveau bâtiment du service de la population de Molenbeek, commune au Nord de Bruxelles, que peu de gens connaissent, d'une part parce qu'il est en quelque sorte neuf, tout frais, à peine sorti de terre, inauguré et mis en service dans les dernières semaines, nous vous en avons parlé, les plus hautes instances communales et

même régionales avaient tenu à honorer de leur présence l'inauguration officielle..., d'autre part qu'il se situe dans un quartier quelque peu (hum) difficile, a été, ce matin, à l'aube, la victime d'une formidable déflagration. Attentat, accident ? On se perd en conjectures. Les enquêteurs, dûment dépêchés sur les lieux dès l'annonce, devront se prononcer, nous ne manqueront pas de vous tenir informés, mais observent pour le moment la plus grande discrétion. Rappelons à nos fidèles auditeurs, qui auraient pris cette émission en route, que c'est vers 6 heures, à un moment où, heureusement les locaux sont vides, on peut à peine imaginer ce qui ce serait passé si..., qu'une explosion, gigantesque, é-no-rme puisqu'elle aurait été entendue jusqu'à l'observatoire de la paisible commune d'Uccle - fort peu réceptive en temps ordinaire à l'activité bouillonnante des quartiers Nord - a réveillé ses habitants.

Pour vous, pour nous, pour notre chaîne, qui, c'est son slogan, vous donne l'information globale sur ce qu'il y a de plus local, en ex-clu-si-vi-té, nous avons recueilli plusieurs témoignages de riverains, de passants, et aussi de simples badauds venus vérifier de leurs propres yeux ce que nous avons annoncé dans nos éditions matinales, puisque nous avons eu la chance de vous annoncer cette information en prime time dès six heures trente... alors Madame, approchez, vous êtes en direct sur la sept, vous habitez dans le quartier ? Parlez un peu plus près du micro, voulez-vous ?

-le gaz, Monsieur, une terrible explosion de gaz, mon mari me disait toujours, il est décédé il y a deux ans, le pauvre homme, il était retraité de chez Sibelgaz : "Il y a trop de tuyaux, on sait plus travailler". Surtout ici voyez, tous ces machins tordus, dans un sens l'électricité, le téléphone, la tv sans compter tous leurs trucs informatiques les fibres à optique et leur internès en plus, puis la canalisation de la Petite Senne, que sais-je encore, ah oui le gaz bien-sûr, où avais-je la tête, mon mari me disais toujours, tu finiras par la perdre. Et dans l'autre sens le métro, bien-sûr, enterré lui aussi, bien plus profond que le canal, puisqu'il doit passer par en dessous. Comme disait mon mari, cette ville enterre de trop, mon bon Monsieur, n'importe comment, sauf mon mari qui l'est pas, ici, enterré, il y a trop de personnes d'origine étrangère comme on dit, je n'ai rien contre, mais ce n'est pas notre culture, ils

n'enterrent pas comme nous, il est à Laeken, derrière l'église, un cimetière comme il faut avec Poelaert et la Malibran, un architecte et une courtisane, le fer et le feu, enfin vous voyez ce que je veux dire mais on choisit pas, l'enterrement c'est encore plus la spécialité de Bruxelles que les moules, regardez les tunnels, cette ville enterre ses conflits, comme la question linguistique ou la fille du roi, cette pauvre fille qui a sa tête à lui et fait de la peinture pour elle, la Senne, sous terre, il paraît qu'elle était polluée, pas Delphine, non, la rivière, comment voulez-vous Monsieur, sans pour autant être vulgaire, que tout ça ne finisse pas par péter ?

- Merci Madame, pour ce témoignage intéressant, et vous, Monsieur, vous habitez le quartier ?

- En tout cas je dirais à vos aimables auditeurs d'avoir peur, de craindre la colère divine ! Il nous faut prier et chanter les louanges de Dieu, notre sauveur, que les grâces Lui soient rendues, tout ça est un signe, des signes, trop de signes, ashes to ashes, dust to dust. Vous avez vu le "M" il a volé, comme l'ange déchu et, à l'envers, en disgrâce, produit un "W", comme "War", "War in a Babylon" souvenez-vous, oyez, oyez, la lala lalala... et les quatre lettres suivantes, O-L-E-N sur les gravats, font un NOËL, comme un appel, comme un rappel, il y aura d'autres explosions, d'autres déluges d'autres cendres et poussières, d'autres morts, cette commune, toutes ces langues, c'est la Babylone de l'Occident !

- C'est un point de vue, Monsieur, mais bien sûr c'est à nos auditeurs qu'il appartiendra de juger, et vous Monsieur, vous êtes venu en voisin ?

- On peut se tutoyer, mec, c'est plus cool. Moi je suis triste mec, j'aimais bien ce truc, cette grosse bicoque de la commune, tu l'aurais vu, avant le bing-bang, c'était quelque chose, un machin, nous on répétait avec notre groupe de métal dans l'immeuble d'en face, alors le soir on regardait, l'éclairage de la galerie qui monte, les comptoirs fermés, le signe sur le mur, les mots (Molen et Beek) qui ont un double sens, puis les oiseaux qui chantent sur l'arbre à côté des ruisseaux, je regardais vers l'ouest et ça sème le doute en moi, un escalier pour le paradis, man et on se disait stairway to heaven, man. Le page et la plante are back man !

- Très bien, Monsieur mais je ne vois pas...

- Moi je vois, mec Il est encore temps de changer de route /
Finalement l'air viendra à toi / Pour être un roc et ne pas rouler...
- Merci encore, cher Monsieur, pour ce témoignage plein
d'émotion. L'émotion chers auditeurs, c'est aussi le geste de
tout les jours oserais-je dire l'héroïsme au quotidien, le travail
des pompiers, et des humbles citoyens, nous y reviendrons,
mais d'abord un petit retour sur les dégâts : c'est la rampe, qui
conduisait les visiteurs au premier étage qui a le plus souffert,
la charge explosive, probablement cachée dans un véhicule
garé sous elle enfin c'est une supposition, dans le cas où il
s'agirait d'un attentat, ne précipitons pas les conclusions,
surtout ne cédon pas à la psychose de l'attentat (qui en ces
lieux serait forcément islamiste, bien entendu) restons calme,
pesons le pour et le contre, il pourrait tout aussi bien s'agir
d'une bouteille de gaz oubliée par un ouvrier dans une
camionnette, des sources bien informées nous ont glissées à
l'oreille que l'entreprise qui a réalisé le bâtiment a fait faillite,
mais n'anticipons pas, donc la déflagration car il y a eu
déflagration c'est indéniable, a projeté cette rampe de bas en
haut, la faisant pivoter sur son axe de deux niveaux, de sorte
qu'elle semble mener, d'une manière plus raide, directement à
un hypothétique troisième, c'est à dire que ce qui montait vers
le premier descend maintenant vers le deuxième, enfin je ne
sais pas si je me fais bien comprendre, enfin j'espère. Mais
revenons au concret, un des enquêteurs diligentés par le
parquet, que nous avons pu distraire un instant de sa délicate
mission, et qui a préféré conservé l'anonymat, nous a confié, et
là nous revenons à l'héroïsme au quotidien dont nous vous
avons parlé au début de ce reportage, que si l'incendie
conséquent à la déflagration ne s'est pas propagé, c'est un
véritable miracle. Ah on me dit que c'est l'heure des annonces
commerciales, mais restez branchés chers auditeurs, la suite
dans un instant..."

..."Merci pour cette page de publicité, revenons à nos moutons,
à l'actualité, au direct. Apparemment, parmi les nombreux
gravats, on a retrouvé les restes des huit dévidoirs d'incendie
du bâtiment qui, semblent-il, auraient été déroulés juste avant
l'explosion, toute vannes ouvertes, pressentiment, anticipation ?
Personne ne comprend aujourd'hui par qui, sans doute une

sorte de réflexe héroïque mené par un valeureux habitant de cette commune, dont on n'a pas retrouvé de trace.

Notons encore qu'à l'endroit même de l'explosion, un cratère énorme est apparu qui a mis à jour l'ancien lit de la Petite Senne... c'est comme si une nouvelle rivière était née, chers auditeurs, et le moins étonnant n'est pas de constater que des gamins d'à peine six ans sont déjà là, indifférents au drame, le dos au ruines fumantes, à jeter des cailloux dans le nouveau cours d'eau...

À quatre heures du matin, les deux hommes sont sortis de la maison communale. Sur la rue Sainte-Marie, l'air était sec, presque froid : une belle nuit étoilée de début d'automne. Même âge, même gabarit, cheveux noir jais, tenue décontractée, on aurait pu les prendre pour des frères. Ils ne se sont pas concertés, au canal, ont tourné à droite. Ils ont suivi le boulevard désert en direction de la gare du Midi. Il n'y avait qu'un seul guichet ouvert, ils ont pris un billet pour la mer. Quand l'explosion a eu lieu, ils avaient déjà dépassé Alost, le soleil avait pointé dans le dos du train, et sur la campagne flamande, la brume se levait sur des champs figés par la nuit. Ils sont descendus à Ostende. L'un cherche un lampadaire, au bout d'un terrain vague, sur lequel jeter des cailloux, l'autre une affiche sur la digue, derrière une vitrine : "On demande serveur".

Pierre Blondel

PIERRE BLONDEL ARCHITECTES
SPRL
7 place E. Flagey
1050.Bruxelles
02/649.81.81
pblondel@skynet.be
www.pblondel.be